

26 août 2021

Sur la terrasse, en étendant le linge au soleil, Jacqueline me parle de sa lecture du livre Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile. Nous parlons notamment de Josette Schmelzle, dernière patronne d'une usine de soie à Saint-Julien.

Avant, dans les rues de Saint-Julien, il y avait le bruit des métiers à tisser qui résonnait. Il y avait des métiers partout dans le village, chez les habitants, au rez-de-chaussée des maisons. Les tissages à domicile représentaient de nombreux habitants. L'atelier de tissage de mon grand-père se situait en face de la Poste, rue de la Maudure. Au-dessus, il y avait deux vieilles filles qui avaient 2 ou 4 métiers à tisser. Ces ateliers ne faisaient pas la préparation de la soie, seulement le tissage. Si tu regardes la construction des maisons à Saint-Julien, beaucoup ont des grandes devantures pour faire entrer le plus de lumière possible.

L'industrie textile a pratiquement disparu en France, alors que c'était une industrie très développée pendant le XIX^{ème} et le XX^{ème} siècle. Avec la mondialisation, ce ne sont plus les fils qui étaient importés mais les tissus directement.

Il y a un musée à Pélussin. À une époque, on avait discuté du fait de faire des visites dans l'usines, mais Josette n'avait pas très envie de le faire. Ou d'avoir un petit espace de vente et de démonstration, avec un métier à tisser, quelques explications et puis maintenant ce seraient des vidéos. Mais à l'époque, l'idée n'avait pas aboutie. Ça serait bien que l'on puisse montrer et réhabiliter un peu ce patrimoine. Il y a le lavoir maintenant mais ce n'est pas représentatif de l'histoire du village.

Dans le village, il y avait les corps de métier de l'époque, le menuisier-charpentier, le ferronnier, quelques professions alimentaires, les paysans dispersés dans les fermes aux alentours. Et puis, il y avait les tisseurs, l'activité était essentiellement textile. Ça a marqué la construction du village, avec les grandes usines cathédrales pour faire entrer le plus de lumière possible et les devantures de maisons vitrées. Le cours d'eau, servait à faire tourner les moulins pour produire l'énergie nécessaire aux usines avant que les métiers soient raccordés à des moteurs.

Dans l'usine Perrier, pour installer le studio de danse, ils ont dû enlever les canetières, les machines les moins lourdes. Maintenant, le studio les Ailes de Bernard a réinvesti l'espace et propose des créations et des ateliers pédagogiques autour de la danse.

Après les fermetures d'usines, de nouvelles activités sont nées. À Taillis Vert, il y a eu du tissage il y a longtemps. Après il y a eu un fabricant de produits de camping. Puis un revendeur de meubles mais ça n'a duré qu'un temps aussi. Puis c'est devenu un centre d'exposition d'insectes, de la faune et flore. C'est pareil ça n'a duré qu'un temps. Maintenant, il y a plusieurs collectifs et associations.

Du temps où Pierre était maire, ils ont essayé d'installer des ateliers d'artistes dans les anciennes usines. Et il y a deux potières, une dans l'ancienne maison de mes parents et une dans l'usine Sainte-Marie.

C'est sûr que quand on regarde le passé il y a une évolution, ça fait partie de la vie. Maintenant c'est un village d'ortoir, un village un peu touristique en été, avec quelques activités. Il y a les restaurants sur la route principale et sinon quelques magasins.

28 août 2021

Au petit-déjeuner, entre le crissement du couteau à beurre sur le pain grillé et la vapeur de la machine à café, Jacqueline raconte.

Tout le rez-de-chaussée de la maison de mon grand-père avait des métiers à tisser. Il y avait 3 boucheries : une à l'angle de l'usine Perrier, une maison qui a été démolie - pour faire un parking. Celle de Luc avant sa retraite, dans l'avenue de Colombier. Et il y avait un charcutier sur la place de la Bascule, à où se trouve le syndicat d'initiative.

Ça s'appelait la place de la Bascule car il y avait une balance au sol, sur laquelle tu pouvais mettre un véhicule pour peser son chargement. À côté, il y avait une petite maisonnette avec l'appareil de pesée.

Les épiceries, il y a celles de la place de la Mairie et de la rue de la Maudure qui sont restées sur place. Et il y en avait une supplémentaire dans la rue Neuve, une épicerie-boulangerie, celle-là n'existe plus, elle est devenue le tabac. Il y a celle de la place de la Mairie, Fanget. Et il y avait une pâtisserie en face de la fabrique de bonbons.

Il y avait aussi deux marchands de tissus, un Rue Neuve, c'était plutôt des tissus au mètre pour la maison ou l'habillement. Et il y en avait un autre en face de l'usine Perrier, une toute petite boutique. Les marchands de tissus, comme les marchands de chaussures, avaient des camionnettes et faisaient des tournées. Ils allaient s'approvisionner puis ils allaient livrer à la demande.

Il y a eu une pharmacie, qui est venue avec la guerre, à côté de la Poste, rue de la Maudure.

Il y avait deux marchands de chaussures, un à côté de la boucherie de Luc. Et un autre à l'angle de la rue Vieille, la petite rue étroite pavée. C'était un sabotier, il y avait encore les sabots dans les fermes, il les fabriquait sur son tour à bois puis il ajoutait un morceau de cuir. À droite, une demoiselle, la Léa, tenait la mercerie. À l'époque, quand on parlait des gens on disait le ou la. Il y avait aussi un pâtissier dans la rue



les dévidoirs. Aux murs, les supports de bois qui servaient à suspendre les écheveaux de soie avant de les positionner sur les tavelles du bobinoir pour en faire des bobines, sont devenus des décors et outils d'expression. On passe par une cuisine collective en mezzanine, dans le stock d'objets de danse, une photographie ancienne du dévidage. On descend l'escalier, on édifie par la salle d'ourdisage pour faire le travail, la noueuse. Josette en avait deux.

Au-dessus, entre les deux fenêtres donnant sur l'école et la rue Peyronnet un textile suspendu empêche les gouttes d'eau infiltrée de couler. Dessous, protégé par une housse de tissu blanc, grisée par la poussière, et ourlée de bordures de dentelles, on distingue un autel religieux. C'est le tissage et le grammage qui permettent ces différentes qualités. La mousseline est très fine mais est plus extensible que le serpolet. Par exemple, le nombre de fils au mètre est impressionnant, un mètre de tissu fait seulement quelques grammes. La soie est très solide quand elle est bien préparée et bien conservée. L'hydromètre, est très importante.

Il y avait un compteur de mètres sur les métiers. Une fois la soie tissée au métrage demandé, on coupe la chaîne et on enlève le rouleau avant avec le tissu. On dévide le tissu et on l'emmène à la visite de coupes, on vérifie mètre par mètre la qualité. Des fois, on recoupe des irrégularités, c'est l'épincetage.

Le fil a un apprêt au moment du tissage pour que le fil se tienne et ne colle pas mais aussi le protéger et le rendre glissant. L'apprêt pouvait avoir une couleur verte ou rose qui n'était la couleur du la soie. Pour teindre le tissu ou le sérigraphier il faut l'enlever, il fallait le laver avant. Les teinturiers avaient un travail de nettoyage à faire.

De la salle des métiers, par les escaliers au fond de la pièce, on monte en passant par le studio de danse, à l'ourdisage, deux étages au-dessus. Sur le palier entre les étages, des établis, des crochets et des engrenages pour les gareurs. On longe le studio de danse, les tatamis bleus, les rideaux et les ombres des fenêtres donnent envie de traverser l'espace. Au plafond demeure les axes qui entraînaient les dévidoirs. Aux murs, les supports de bois qui servaient à suspendre les écheveaux de soie avant de les positionner sur les tavelles du bobinoir pour en faire des bobines, sont devenus des décors et outils d'expression. On passe par une cuisine collective en mezzanine, dans le stock d'objets de danse, une photographie ancienne du dévidage. Un second escalier, un couloir, puis la salle d'ourdisage.

Ici, on dévidait les bobines pour faire la chaîne. Chaque bobine est montée sur le support, le cantre, et chaque fil est passé par un peigne afin que les fils soient bien parallèles sur l'ourdissoir. Chaque bobine est une bobine pour préparer la chaîne. Il y a autant de bobines que de fils de chaîne. Ici, il y a au moins 500 fils. La chaîne est de la largeur du peigne. Chaque tour d'ourdissoir correspond à plusieurs mètres de long, on voit le compteur sur le côté. La tension devait être homogène et les fils de même longueur. Une fois la longueur de chaîne voulue, les fils sont repassés sur l'ensouple, le rouleau du métier à tisser.

Il fallait aussi peser la soie à différentes étapes, pour surveiller et faire correspondre les quantités de fils de soie livrées par les fournisseurs, en flotte, aux quantités tissées commandées par le commanditaire, en coupe.

Au-dessus, entre les deux fenêtres donnant sur l'école et la rue Peyronnet un textile suspendu empêche les gouttes d'eau infiltrée de couler. Dessous, protégé par une housse de tissu blanc, grisée par la poussière, et ourlée de bordures de dentelles, on distingue un autel religieux. On redescend par le studio de danse. Et lorsque l'on passe devant la porte menant au logement de Delphine et Franck...

Là il y avait un bureau où il mettait les coupes pour les préparer et les envoyer. Les canetières étaient dans une pièce à côté. Au fond, il y avait le bureau de Josette avec tous les livres de comptes.

Le lendemain, au petit-déjeuner, Jacqueline explique son éloignement progressif avec le village et l'activité textile de ses parents.

Josette employait certains mots, comme le roquet, je pense que c'est le mot qu'elle employait pour dire bobines. La remisse, ce sont les fils de métal qui sont à l'arrière du métier, qui organisent les lices et montent et descendent les fils, sur les cadres. La soie quand elle arrive est en flotte, cela correspond aux écheveaux de laine. Autrefois, on achetait la laine en écheveaux, que l'on pouvait placer sur le dossier d'une chaise et que l'on dévidait autour de nos bras pour faire des pelottes.

On mettait certains cartons autour des chaînes pour les protéger. On utilisait aussi des cartons légèrement huilés lorsque l'on allait lever une coupe de tissu, c'est-à-dire retirer un métrage tissé du métier. On se mettait accroupi devant le métier et on tirait le tissu pour défaire le rouleau de l'avant du métier. Le tissu se mettait plus ou moins en plis dans le carton, on coupait le tissu selon le métrage voulu. On emmenait le tissu dans le bureau où l'on métrait la coupe pour connaître la longueur du tissu, avec un mètre vertical à deux pointes, qui permettait de plier le tissu en accordéon. Ensuite, on posait cette coupe sur une table pour réaliser l'épincetage, on calait la coupe avec deux poids en fonte pour qu'une partie de la coupe pende à l'avant. On s'asseyait devant avec un outil qui s'appelait pincette. Et avec ces pincettes, on faisait défiler le tissu devant soi et chaque fois que des fils dépassaient on les retirait. S'il y avait un défaut, on mettait un petit fil sur le bord de la coupe pour le signaler. S'il y avait trop de défauts, le prix de la coupe chutait. Après, la coupe était roulée pour former un tube et était attachée avec deux liens de soie. On livrait le tissu en rouleau au client - le vrai mot est le donneur d'ordre-, aux soyeux lyonnais, ou alors au teinturier. Dans la Haute-Loire, la spécialité était la teinture de la soie et le moulinage.

